

# John Benjamins Publishing Company



This is a contribution from *L'Époque de la Renaissance (1400–1600). Tome III: maturations et mutations (1520–1560)*

Sous la direction de Eva Kushner.

© 2011. John Benjamins Publishing Company / Association Internationale de Littérature Comparée

This electronic file may not be altered in any way.

The author(s) of this article is/are permitted to use this PDF file to generate printed copies to be used by way of offprints, for their personal use only.

Permission is granted by the publishers to post this file on a closed server which is accessible to members (students and staff) only of the author's/s' institute, it is not permitted to post this PDF on the open internet.

For any other use of this material prior written permission should be obtained from the publishers or through the Copyright Clearance Center (for USA: [www.copyright.com](http://www.copyright.com)).

Please contact [rights@benjamins.nl](mailto:rights@benjamins.nl) or consult our website: [www.benjamins.com](http://www.benjamins.com)

Tables of Contents, abstracts and guidelines are available at [www.benjamins.com](http://www.benjamins.com)

# La magie naturelle, la Cabale, l'alchimie et les arts de la divination

Dóra Bobory

À la Renaissance, les frontières de la philosophie de la nature fondée sur la pensée d'Aristote deviennent extrêmement flexibles. Alors qu'au Moyen Âge c'était une discipline spéculative, essentiellement conçue pour l'étude des principes et causes des phénomènes naturels, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle elle s'identifie de plus en plus à des pratiques et approches nouvelles, et son contenu devient plus concret et plus empirique. Cette transformation provient de nouveaux défis à l'égard de la tradition ancienne: la redécouverte de textes provenant de l'Antiquité, la traduction de ces textes par les humanistes, la réapparition d'autorités philosophiques anciennes telles qu'Hermès Trismégiste et Platon, ainsi que les mouvements de réforme religieuse. Les oeuvres nouvellement découvertes qui circulaient sous le nom d'Hermès, par exemple, fournissaient un cadre théorique au sein duquel les textes pratiques traitant d'alchimie et de magie naturelle et astrale, textes connus depuis le Moyen Âge, pouvaient s'intégrer. Après l'échec des célèbres tentatives des néo-platoniciens florentins, Pic de la Mirandole et Marsile Ficin, pour opérer une synthèse de l'aristotélisme, du platonisme, de l'hermétisme et de la Cabale, ces courants intellectuels se trouvèrent exclus des universités sans toutefois disparaître, et sans perdre leur attrait pour les penseurs à venir.

Le commun dénominateur entre la magie naturelle, la Cabale, l'alchimie et les arts de la divination était leur utilisation des qualités des choses non manifestes, donc occultes, qualités dont les origines étaient inconnues alors que les phénomènes causés par elles étaient perceptibles aux sens. C'est pourquoi on les appelait souvent « philosophie occulte », étude des qualités occultes présentes dans la nature et destinées à jouer un rôle de premier plan dans l'imaginaire de la Renaissance. Bien que la magie naturelle – malgré les efforts de savants éminents tels que Marsile Ficin qui tenta de la représenter comme *prisca theologia* – ainsi que l'alchimie, ne parvinrent jamais à atteindre le statut de science légitime, le sort des arts de la divination, et de l'astrologie en particulier, fut différent. Depuis le début du XIV<sup>e</sup> siècle l'astrologie était enseignée dans d'importantes universités y compris celles de Padoue, Bologne et Paris, et même ses critiques les plus violents acceptaient son principe de base, à savoir l'influence du ciel sur la terre.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, d'une part parce que quelques-unes de ces disciplines étaient exclues de programmes universitaires, et d'autre part grâce à des mécénats scientifiques privés, de nouveaux sites de production du savoir apparurent: cours aristocratiques ou entités ecclésiastiques. Auprès de celles-ci les praticiens des arts occultes exclus des universités pouvaient aspirer à faire carrière, mais nombre d'entre eux, ne parvenant pas à conserver la faveur de leurs nobles mécènes, erraient à travers l'Europe à la recherche de nouvelles opportunités. Lynn Thorndike les décrit comme étant des « vagabonds intellectuels ». Leurs vies et leurs parcours avaient certains traits en commun, en particulier l'énergie avec laquelle ils tentaient d'attirer l'attention et la protection de nouveaux mécènes, dans une situation fortement concurrentielle. Ils se déclaraient compétents dans plusieurs disciplines, critiquaient les autorités anciennes et les professeurs des universités où ils avaient étudié, prétendaient dépasser en savoir les Anciens et avoir de nouvelles méthodes et de nouvelles visions à offrir; ils devaient souvent changer de

domicile à la suite de conflits personnels et d'accusations de fraude ou d'hérésie ; ils finissaient par mourir pauvres, en marge de la société ; mal famés durant leur vie, ils devenaient légendaires une fois disparus.

### Un mage par excellence : Agrippa

On considère communément comme l'incarnation même du mage à la Renaissance Cornelius Agrippa von Nettesheim (1486–1535), Allemand érudit, soldat et intellectuel ambulant. A ses yeux la magie ne consistait pas uniquement dans la connaissance théorique de la manière dont les forces occultes opèrent dans le monde ; il croyait en outre que posséder cette connaissance, c'est pouvoir dominer la nature. Par sa composition d'une des plus grandes synthèses de la magie naturelle, *De occulta philosophia*, qui commença à circuler sous forme de manuscrit vers 1510 et fut imprimée pour la première fois en 1533, il suivait les traces de Ficin, cherchant à intégrer la magie au sein de la philosophie naturelle et à l'élever ainsi au statut de connaissance légitime. Sa vision du monde est essentiellement celle de l'hermétisme, tissée d'harmonies et de correspondances entre microcosme et macrocosme que le mage, grâce à son savoir, peut exploiter pour son propre bénéfice. Sans être véritablement original, puisqu'il puise abondamment dans la philosophie hermétique et cabalistique des néo-platoniciens florentins et de Johannes Reuchlin, l'ouvrage d'Agrippa connut un grand succès en tant que manuel de procédés magiques qui, selon l'auteur, fonctionnent dans la nature et permettent d'éviter l'influence malveillante des démons. Agrippa réussit à combiner des pratiques magiques fort terre-à-terre, utilisant amulettes, charmes, fumigations et drogues, avec le néo-platonisme ficinien le plus subtil ; mais cette synthèse ne réussit pas à convaincre l'Inquisition. Soit sous la pression de l'Eglise, mais plus probablement sous celle de son propre scepticisme croissant concernant la validité de la raison humaine, Agrippa publia en 1526 une réfutation radicale de la magie, *De incertitudine et vanitate scientiarum*, avant même la parution de sa propre grande synthèse de la magie. Sur cet enchaînement les opinions diffèrent. Toujours est-il qu'un siècle après la mort d'Agrippa des légendes circulaient encore au sujet de son chien qui lui aurait servi d'assistant ; ou de son identification avec le docteur Faust, mage suprême, mais mythique, qui à la différence d'Agrippa ne s'abstint pas de pactiser avec le diable pour satisfaire son désir de connaissance et de pouvoir.

### Georges de Venise, Guillaume Postel et l'étude de la Cabale

La Cabale, doctrine d'une école de pensée religieuse ésotérique au sein du judaïsme, connut un extraordinaire essor intellectuel à l'époque de la Renaissance. La tradition cabalistique elle-même puisait à une variété de sources au sein du néo-platonisme, du gnosticisme et même du zoroastrianisme, lesquelles pouvaient en outre posséder quelques traits communs avec la tradition chrétienne. Francesco Giorgio (ou Zorzi) Veneto (1466–1640), ou encore Georges de Venise, moine, philosophe et théologien, avait rencontré Pic de la Mirandole tout au début de sa carrière et avait été fortement marqué par sa théorie cabalistique. Il écrivit un commentaire sur les thèses cabalistiques de Pic, et publia un ouvrage consacré aux harmonies entre microcosme

et macrocosme, *De harmonia mundi* (Venise, 1536), ouvrage infiltré par tous les courants philosophiques et théologiques de la Renaissance : numérogie cabalistique, mystique néo-platonicienne, hermétisme, notions astrologiques et alchimiques ; et où l'on reconnaît aussi l'arrière-plan franciscain et philosophique de Georges. Le *De harmonia* ainsi que *In Scripturam Sacram problemata* (Venise, 1536) furent écrits au déclin de sa vie et reflètent toutes les curiosités intellectuelles et toutes les angoisses de son temps.

Guillaume Postel (1510–1581) imprima un nouvel élan à l'étude du grec, de l'hébreu et de l'arabe. En tant qu'envoyé du roi, il séjourna à Constantinople à la recherche de manuscrits ; à son retour il fut nommé à Paris titulaire d'une chaire d'études arabes. Sa réputation était celle d'un visionnaire rêvant d'une monarchie universelle qui serait gouvernée par le roi de France. Ce programme, qui prévoyait une religion unique, simple, pure et originelle et surplombant les divisions dogmatiques, fut d'abord formulé dans son *De orbis terrae concordia* (Bâle, 1544). Mais les autorités catholiques ne se montrèrent guère accueillantes à ces idées, à tel point que la demande d'admission de Postel à l'ordre jésuite fut refusée, et qu'il eut même à subir les sévices de l'Inquisition. Pour Postel, connaître l'arabe ne signifiait pas seulement avoir accès à une immense tradition philosophique, mais également acquérir un moyen raffiné de convertir les musulmans au christianisme. Son *Absconditorum a constitutione mundi clavis* (Bâle, 1547) révèle sa croyance intime et inébranlable en la science davidique et la révélation d'Elie, tradition transmise par les prophètes et maintenue vivante par la pensée cabalistique. Postel croyait fermement que les chrétiens doivent reconnaître et chérir leurs origines communes et leur unité avec la tradition hébraïque. C'est ainsi qu'il traduisit le *Zohar* afin de rendre disponibles quelques-unes des sources les plus précieuses à ses yeux.

### L'alchimie et l'imprimerie

Lorsque l'arabisant Robert of Ketton (ou Chester) traduisit l'oeuvre de Morienus Romanus en latin en 1144, il ouvrait pour la première fois les portes de l'Occident latin à une des sources de connaissances philosophiques et techniques les plus complexes. Ce nouveau venu stimula l'intérêt des commentateurs scolastiques tout en faisant problème. Ils tentèrent de lui trouver une place au sein de leur système de connaissances, mais le statut de l'alchimie continua à osciller entre *ars mechanica* et *ars liberalis*, selon la tradition à laquelle il était fait appel. Pendant toute l'époque prémoderne la tradition alchimique demeura plurielle et ouverte à des interprétations diverses. Elle préserva sa double nature théorique et pratique qui variait selon le poids accordé à la transmutation et aux aspects médicaux, techniques, philosophiques ou spirituels.

C'est le milieu du XVI<sup>e</sup> qui vit paraître la première vague de textes alchimiques imprimés : traités du pseudo-Raymond Lulle, du Geber ou Albert le Grand latin, et surtout la *Tabula smaragdina*. Oronce Finé (1494–1555), mathématicien et éditeur, consacra lui-même beaucoup d'énergie à la transcription de manuscrits traitant d'alchimie, tels ceux d'Albert, d'Arnaud de Villeneuve et la *Turba philosophorum*. Par ailleurs, une oeuvre importante de Villeneuve, le *Rosarium philosophorum* fut imprimée comme faisant partie d'une collection d'écrits alchimiques édités par Giovanni Lacinius. Intitulée *Pretiosa margarita novella*, cette collection fut publiée à Venise en 1546. La première édition imprimée du *Testamentum* de Morienus, cette grande

nouveauté en Occident latin, parut à Paris en 1559 chez Guillaume Guillard, bientôt suivie par le *Compendium alchemiae* (Bâle, 1560) attribué à Johannes Garlandius.

Les écrits alchimiques n'étaient pas tous consacrés uniquement à la transmutation de métaux en or ; la période que nous examinons vit émerger nombre de traités de métallurgie, parfois composés en langues vulgaires, et liés aux pratiques minières et aux arts du métal. Cette tendance atteint son point culminant dans *De re metallica* (1556) de Georgius Agricola (Georg Bauer), premier ouvrage général de métallurgie, clairement conçu sans relation aucune avec les ouvrages précédents, où les procédés techniques étaient liés à l'alchimie : une ère nouvelle s'ouvrait pour la métallurgie. Le *De re metallica* de Christophorus Encelius (Francfort, 1557) fut recommandé à l'imprimeur par Melanchton à cause des innovations qu'il contenait par rapport au traité d'Agricola. *Pirotechnia* (Venise, 1540) fit également date ; l'auteur était expert en matière d'artillerie et traitait surtout des métaux dans un esprit fort sceptique vis-à-vis de la transmutation... mais imbu de croyances magiques dans le domaine de l'art de la guerre !

Les relations anciennes de l'alchimie avec les métiers, dont les premières preuves connues de nous remontent aux papyrus du III<sup>e</sup> siècle conservés à Leyde et à Stockholm, reviennent sur la scène au XVI<sup>e</sup> siècle. On les voit apparaître, par exemple, dans les « livres de secrets » prémodernes qui offraient également des recettes pour la fabrication de pigments, de produits cosmétiques, de pierres précieuses artificielles, et donnaient des conseils en matière de métallurgie, de pratiques minières, de préparation de médicaments par des moyens et méthodes alchimiques. L'imprimerie avait créé de nouvelles possibilités de dissémination, vite exploitées par des imprimeurs qui, conscients du besoin général d'information technique, se mirent à imprimer des manuels pratiques fort prisés.

Le *Coelum philosophorum* (Fribourg, 1525) de Philip Ulstad fut accueilli avec grand intérêt et publié de multiples fois aussi bien dans sa version latine originale qu'en traductions. Principalement fondé sur les ouvrages de Jean de Rupescissa, Lulle et Albert, ce traité a pour sujets principaux la cinquième essence et l'or potable. Les potions cosmétiques sont le sujet central d'un ouvrage publié par André Le Fournier, *La décoration d'humaine nature et ornement des dames* (1530) et de celui d'Evonymus Philiatier, (pseudonyme de Konrad Gesner), *Thesaurus de remediis secretis* (Zürich, 1554). Celui-ci vit le jour comme appendice aux oeuvres complètes de Joachim Fortius Ringelbergius, les *Experimenta opera* (Lyon, 1531), dans la préface desquelles l'auteur révèle des procédés marquants qu'il prétend avoir appris chez des artisans et ouvriers peu instruits. Au cours de la seconde moitié du siècle, la production de ces livres de secrets augmenta substantiellement. Souvent les imprimeurs eux-mêmes compilaient et traduisaient de tels textes et n'hésitaient pas à recourir au plagiat si la vente promettait d'être profitable. Hermann Ryff (qui eut un grand succès de librairie sous le pseudonyme de Quintus Apollinarius) traduisit en allemand une série de textes médico-alchimiques et compila nombre de collections telles que la *Kleine deutsche Apotheke* (Strasbourg, 1542) fondée sur l'ouvrage d'Otto Brunfels, *Reformation der Apotheke* (1536). Christian Egelhoff, imprimeur de Francfort, et Johannes Petreius, imprimeur de Nuremberg, publièrent un grand nombre d'ouvrages populaires sur des sujets scientifiques, ayant reconnu les possibilités illimitées de la dissémination de ces savoirs en langues vulgaires. La tradition des *Kunstabchlein* était nourrie de publications anonymes où les imprimeurs compilaient des passages provenant de différents traités, de notes d'ateliers, parfois de communications orales. Le premier livre de ce genre, le *Rechter Gebrauch d'Alchimei*, fut publié par Egelhoff en 1531.

Assurément, c'est Alessio Piemontese (Pedemontanus, pseudonyme de l'humaniste vénitien Girolamo Ruscelli) qui fut l'auteur le mieux connu dans ce genre avec *De secreti* (Venise, 1555). Bien que cet ouvrage ne traitât pas explicitement des secrets de la transmutation et d'autres pratiques alchimiques bien connues, il offrait en revanche une série de recettes pour la préparation de substances cosmétiques, de parfums, et de bijoux artificiels, offrant également des conseils pratiques pour la conservation des fruits, la teinture des cheveux et la manière de laisser pousser sa barbe. Pour la préparation de nombre de ces substances la connaissance des notions fondamentales de l'alchimie était indispensable. L'ouvrage devint un best-seller incontesté avec dix-sept éditions en quatre ans. Le livre de secrets le mieux connu, la *Magia naturalis* (première édition en 1558, première traduction en italien en 1589), fut écrit par un noble napolitain, Giambattista della Porta, également fondateur d'une académie des secrets. A la fin du siècle l'ouvrage avait connu quinze éditions. Les *Notandissimi segreti de l'arte profumatoria* de Ventura Rossetti (Venise, 1555), *I secreti* (Venise, 1561) d'Isabella Cortese, les *Secreti medicinali* de Pietro Bairo ((Venise, 1561) ainsi que *Della summa de' secreti universali* de Timotheo Rossello (Venise, 1561) offraient tous de grands « secrets » et des conseils pratiques pour la vie quotidienne. Ils enseignaient au lecteur les procédés jalousement gardés par les joailliers, les teinturiers et les guérisseurs; et la manière d'éviter la grossesse et les saignements du nez. Leur importance provient du fait que, contrairement aux auteurs hermétiques, ils offraient librement à tous leur savoir, écrivant en langues vulgaires et d'une manière qui permettait même aux esprits peu instruits de suivre et de comprendre leurs raisonnements et leurs conclusions.

#### *Le Trismégiste allemand: Paracelse*

La tradition ancienne de l'alchimie médicale trouve un nouvel apôtre en l'une des figures les plus problématiques du XVI<sup>e</sup> siècle, qui se proclamait réformateur de la médecine et portait une série de noms: Philippus Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim, communément appelé Paracelse (1493–1541). L'incroyable impact de Paracelse sur la philosophie naturelle des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles continue à intriguer les chercheurs modernes qui parviennent difficilement à extraire sa réelle personne historique des multiples couches de sa renommée. Paracelse lui-même avait fait de son mieux pour faire apparaître sa contribution à la médecine comme absolument nouvelle, et sa propre personne comme exceptionnelle. Ses excès de langage, son insistance pour écrire en allemand, ses scandales et sa bizarrerie ont donné matière à des générations de critiques. On a pu le qualifier d'ivrogne, de lunatique, de charlatan; ou au contraire de novateur dans des catégories du savoir encore inexistantes. Selon les termes de Thorndike, Paracelse était un « vagabond intellectuel », incapable de s'acquérir, même brièvement, l'appui des institutions de son temps; pour être sûr de se faire entendre il usait d'un langage brutal; et il livrait combat aux autorités vivantes et disparues. C'est la pathologie des humeurs selon Galien qui était l'objet principal de sa critique; sa propre vision du monde, néo-platonicienne et hermétique, reposait sur la notion des correspondances. Il rejetait la transmutation des métaux; l'alchimie, à ses yeux, devait uniquement servir la médecine et la pharmacologie. Il visait principalement à la purification des matériaux afin de les débarrasser, en les distillant, de substances toxiques telles que l'antimoine et l'arsenic.

Au yeux de Paracelse l'alchimie constituait avec la philosophie, l'astronomie (accompagnée de l'astrologie) et la vertu un des quatre piliers de l'art de guérir. Elle rompait avec la tradition alchimique sans l'abandonner totalement. L'application médicale de substances inorganiques, et l'insistance sur la distillation, n'avaient rien de totalement nouveau : déjà Dioscoride avait compté les minéraux comme *materia medica* ; et c'est Rupescissa qui avait établi la distillation comme le secret de l'obtention des matériaux les plus purs, comme la quintessence même de la médecine. Ce qui était nouveau chez Paracelse, c'était son opposition à la tradition scolastique, la réintroduction de substances inorganiques dans les matériaux médicinaux, le rôle du laboratoire dans la production des remèdes, et l'importance d'un dosage précis. Paracelse prônait également la pertinence de l'expérience pratique en matière de formation médicale. Il déclarait par ailleurs que l'alchimie n'est justifiée que par son utilisation en médecine.

Quelques-unes de ses oeuvres seulement furent publiées du vivant de Paracelse : celle qui portait sur les eaux minérales (*Von dem Bad Pfeffers*, 1535), celle sur la chirurgie (*Grosse Wundartzney*, 1536) et celle concernant le traitement de la syphilis (*Vom Holz Guiaco*, 1529). Une première recrudescence d'écrits de Paracelse débuta au cours des années 60 par la publication de quelques-uns de ses ouvrages de médecine. Mais nombre de ses manuscrits demeurèrent inédits et se répandirent à travers l'Europe dans des collections privées, rappels de ses errances et de son indifférence pour la survie livresque de son oeuvre.

## L'astrologie

Nombreuses furent les appellations de l'astrologie au travers de sa longue histoire ; elle fut louée tour à tour comme art nécessaire aux humains, discipline utile, joyeux domaine d'étude, sagesse divine. Jusqu'au XVIe siècle l'existence d'un rapport entre corps célestes et corps terrestres, et entre événements célestes et terrestres était aux yeux de tous une évidence, bien qu'on ne s'accordât pas sur la nature de ce rapport. Selon Ficin, tout être humain devait chercher à savoir quel destin le ciel lui réservait, et s'orienter vers ce destin.

Le début de l'ère moderne vit se désintégrer la croyance en la cosmologie médiévale et en l'ordre qu'elle représentait ; mais la vision astrologique du monde demeura géocentrique malgré les avancées de l'héliocentricité, dans la mesure où elle continuait à refléter le regard de celui qui observait le ciel à partir d'un point terrestre. Sur le plan des mentalités la croyance en l'astrologie fut loin de disparaître, malgré les nombreux dénis critiques à son sujet. Elle continua à être exploitée par la propagande religieuse du côté protestant, par de nombreux adeptes comme source de revenus dans un monde assoiffé de prédictions, et par une variété d'utilisateurs pour d'innombrables raisons. L'histoire récente de l'astrologie l'interprète en effet comme ayant été une pratique culturelle, indépendamment de la question de sa véracité. Il s'agirait donc moins de savoir pourquoi l'on croyait en l'astrologie et aux horoscopes, surtout au moment où les innovations cosmologiques mettaient en doute leurs fondements même, mais plutôt comment on les établissait et ce que cette pratique nous apprend sur la situation sociale, la méthodologie et les visées personnelles de l'astrologue.

De fait, l'astronomie et l'astrologie étaient moins distinctes l'une de l'autre qu'on ne les perçoit aujourd'hui. Selon Ptolémée, l'autorité ancienne entre toutes, alors que l'astronomie,

science mathématique exacte, avait pour fonction d'étudier les mouvements des corps célestes, l'astrologie avait pour domaine l'influence des planètes sur le climat, la vie et le caractère humains et ne visait pas à un savoir exact. Elle faisait partie des études de mathématiques, de médecine et de philosophie naturelle. La pratique astrologique se divisait en quatre domaines : les révolutions, changements à grande échelle sur le plan du climat et de la politique ; les élections, qui cherchaient à déterminer le moment le plus propice pour commencer une action ; les interrogations, qui exploraient tout problème de la vie personnelle, de la santé ou des affaires ; et les nativités qui examinaient les configurations astrales au moment d'une naissance.

Les professeurs d'université étaient statutairement tenus de fournir des pronostications à la communauté universitaire gratuitement ; mais la plupart des astrologues, surtout ceux dépourvus de ce soutien institutionnel, considéraient leurs services, tels que les horoscopes individuels et les interrogations sur le moment propice pour lancer une entreprise nouvelle, comme source de gain. Comme les astrologues formés aux universités étaient fort nombreux, la concurrence était féroce pour l'obtention, fût-ce à la cour ou à l'université, de postes exigeant une conduite exemplaire, la protection d'amis haut placés, et des preuves de brillante expertise. La principale raison pour laquelle les astrologues publiaient des collections d'horoscopes était leur désir de démontrer leur talent pour prédire l'avenir, et d'en persuader leurs futurs clients. Et c'est précisément cette astrologie judiciaire qui fut le plus sévèrement critiquée, parce qu'elle prétendait prévoir l'avenir, dont la connaissance n'appartenait qu'à Dieu ; et parce que la notion de prédestination contredit celle de la libre volonté que Dieu accorde à tous. Les détracteurs de l'astrologie demandaient comment l'avenir peut être prévu, puisque l'homme a le pouvoir de changer son destin. Selon certains astrologues la prédestination et le libre arbitre ne s'excluent pas mutuellement ; l'horoscope peut montrer combien de temps une personne va vivre, mais c'est à elle de mouler son destin dans ce laps de temps.

La critique de l'astrologie ne provenait pas seulement des milieux professionnels et de l'Eglise catholique ; la parodie littéraire y mit aussi du sien grâce à quelques-uns des plus grands écrivains de l'époque. Quand l'Italien Pietro Aretino (l'Arétin), que l'on surnomma « *flagello dei principi* » c'est-à-dire le fouet des princes, à cause de la satire vitriolique véhiculée par ses vers, composa le *Judicio over pronostico de maestro Pasquino quinto evangelista de anno 1527* (1526), on sut qu'il visait un astrologue contemporain célèbre, Luca Gaurico. Quant à Rabelais, qui connaissait l'astrologie depuis ses études de médecine, il ridiculisa sans pitié le genre de l'almanach dans sa *Pantagrueline pronostication* en faisant semblant de prédire ce qui de toute évidence survient chaque année.

### *L'Italie*

Le Studio de Bologne était un des centres les plus importants d'études astrologiques. Ses descriptions de cours révèlent la manière dont l'astrologie était en fait enseignée, la liste annuelle des pronostications, l'identité des professeurs : Iacopo Petramellario, Lodovico Vitali, Marco Scribanario, et Niccolò Simi (Nicolaus Simus) qui enseigna jusqu'en 1564 et composa un traité d'astrologie, le *Theoricæ planetarum* (Venise, 1551). Les études d'astrologie à l'université de Bologne cessèrent avant l'interdiction, par une bulle papale de Sixte V, (*Coeli et terrae Creator*

*Deus*) promulguée en 1586, de l'astrologie judiciaire et de tous les autres arts de la divination ; mais elles connurent un nouvel essor à partir du début du XVIIe siècle.

A Rome, la cour papale était également un centre d'intérêts occultes. Le pape Paul III (Alessandro Farnese) ne fut pas le premier à accorder des postes permanents à des astrologues au service de sa cour ; plusieurs ouvrages d'astrologie et de philosophie occulte lui sont dédiés. Le plus éminent de ses astrologues, l'ambitieux et rusé Luca Gaurico (1476–1558) eut la perspicacité de prédire à deux reprises que Farnese deviendrait pape. Lorsque cet événement se réalisa enfin, Gaurico devint un courtisan favori et par la suite fut nommé évêque de Giffoni. Il participa à d'intenses débats astrologiques concernant la conjonction de 1524 (le regroupement – censé présager de grandes inondations – de toutes les planètes sous le signe du Poisson) ; et en tant que professeur d'astrologie eut de nombreux élèves et disciples. Outre *De eclipsi solis* (Rome, 1539) son oeuvre principale est le *Tractatus astrologicus* (Venise, 1552) rempli d'horoscopes de natiivités d'un style souvent bavard. Un de ses élèves, Marius Alterius, rédigea des jugements astrologiques concernant le pape et sa famille. Michelangiolo Biondo, à côté de ses écrits consacré aux arts de la divination, est l'auteur d'un traité intitulé *Tabulae annuae de anticipatione stellarum fixarum* (Rome, 1544). A la cour du pape Paul III nous trouvons également Fortunius Affaytatus, auteur des *Phisicae ac astronomicae considerationes* (Venise, 1549, et Thomas Griphius qui rédigeait chaque année des prédictions pour le saint Père.

### La France

L'université de Paris abritait de nombreux praticiens de l'astrologie, à commencer par Oronce Finé dont les pronostications lui valurent l'emprisonnement. A côté des prédictions annuelles, ses ouvrages traitent d'instruments astronomiques et de géographie, et il édita les *Theoreticae novae planetarum* de Georg Peurbach (Paris, 1525). Gervasius Marstallerus, probablement d'origine allemande, éditeur de l'anthologie intitulée *Artis divinatoris quam astrologiam seu iudiciariam vocant encomia et patrocinia* (Paris, 1549) ainsi que Jean Thibault et Antoine Mizauld furent tous actifs à Paris. Mizauld écrivit un traité concernant les pronostications, *Phenomena sive aerae ephemerides* (Paris, 1546) et un livre sur les comètes, *Cometographia* (Paris, 1549). Thomas Bodier, auteur du *De ratione et usu dierum criticorum* (Paris, 1555), et Johann Stadius, auteur des *Ephemerides novae* (Cologne, 1556) eurent des attaches parisiennes à un moment ou un autre de leurs vies. Jean Taisnier eut affaire à plusieurs des arts de la divination ; son introduction à l'astrologie judiciaire, *Astrologiae iudiciariae ysagogica et totius divinatoris artis encomia*, fut publiée à Cologne en 1559. Pierre Turrel, natif d'Autun, fut décrit par Théodore de Bèze comme un des principaux devins de son temps. Son *Computus novus* (Paris, 1525) est un calendrier ecclésiastique dédié à un abbé de Dijon, mais contient également des éléments astrologiques. Plus tard, Turrel publia une série d'almanachs, tandis que son *Le Périod c'est-à-dire la fin du monde* (Lyon, 1531) est posthume.

Il y eut un astrologue, né à Saint-Rémy-de-Provence, dont les pronostications exercèrent une influence considérable non seulement sur ses contemporains, mais sur les générations subséquentes jusqu'à nos jours : ce n'est autre que Nostradamus (Michel de Nostredame, 1503–66) dont les prophéties furent redécouvertes en 1984, réimprimées nombre de fois, et lues avec un immense intérêt. A partir de 1550, Nostradamus se mit à rédiger des almanachs, et à partir de

1554 des livres de pronostication, sous forme de quatrains, plusieurs fois réédités de son vivant et après sa mort.

### *Pays de langue allemande*

Personnellement, Martin Luther rejetait l'astrologie à la fois pour des raisons théologiques et parce qu'il la considérait comme une science inexacte; d'autres penseurs protestants, comme Philip Melanchthon et son cercle de Wittemberg, ne partageaient pas son jugement, mais reconnaissaient le potentiel des pamphlets astrologiques comme matériau de propagande. Ce qui contribue à démontrer le fait que la cour du pape Paul III et le milieu savant de Melanchthon ne différaient pas sur ces questions, c'est que certains praticiens de l'astrologie appartenaient à l'un et l'autre centre. Par exemple, Luca Gaurico, à un certain moment de sa carrière, se vantait de la haute estime qu'avaient pour lui et le pontife suprême et les dirigeants réformés, y compris Melanchthon. Celui-ci croyait que l'on pouvait prédire l'avenir sur la base des signes astrologiques, et que l'astronomie et l'astrologie sont d'égale importance et dignité. Dans sa préface au traité d'astronomie de Johannes de Sacrobosco, *De sphaera* (Venise, 1532) il défend les croyances aux étoiles; et dans *Initia doctrinae physicae* (1549) il s'avère fasciné par la judiciaire. Il a également édité les *Chronica* d'un autre astrologue diplômé de Wittemberg, Johannes Carion, qui plus tard fut accusé de pratiquer la magie. Joachim Heller de Weissenfels, ami personnel de Melanchthon, contribua une préface à l'ouvrage d'Albohali sur les horoscopes de nativité (*De iudiciis nativitatium*, Nüremberg, 1546), ouvrage qui dut être bien accueilli, puisqu'il fut réédité en 1549.

Johannes Schöner (1477–1547), mathématicien, relieur et fabricant d'instruments scientifiques, fut également un des éditeurs des écrits de Regiomontanus, astronome à la cour du roi Matthias de Hongrie. A la mort de Regiomontanus ces ouvrages survécurent sous forme de manuscrits. Schöner édita et publia notamment ses *De cometarum magnitudine longitudine ac de loco eius vero problemata XVI* (Nuremberg, 1531) ainsi que ses *Problemata XXIX Sphaerae instrumenti astronomici* (Nuremberg, 1531). Les oeuvres de Schöner lui-même comprennent des traités d'astronomie et d'astrologie tels que *Aequatorium astronomicum* (Bamberg, 1521), des études sur l'utilisation médicale et géographique de ces sciences, et des pronostications (*Opusculum geographicum*, *Globi stelliferi*, *Ephemeris* et d'autres). Son *Opusculum astrologicum* (Nuremberg, 1539) est un manuel contenant des extraits de travaux de divers auteurs, destinés à renseigner les lecteurs sur les fondements des calculs astrologiques, tandis que par *De iudiciis nativitatium* il apportait sa contribution au genre très prisé des horoscopes. Schöner s'occupa également d'un ouvrage inédit d'un autre astrologue renommé, Johannes Werner, les *Canones...de mutatione aurae* (Nuremberg, 1546). Quant à ses propres oeuvres complètes, *Opera*, elles furent publiées en 1551. L'activité éditoriale de Schöner sauva de l'oubli nombre des précieux ouvrages de Regiomontanus; et sa propre pensée, étayée par de solides connaissances mathématiques, contribua à mieux évaluer les activités astrologiques.

*Les Pays-Bas*

On y trouve Gemma Frisius (1508–55), natif du Friesland comme le suggère son nom latinisé, écrivant sur l'astrologie bien qu'il soit mieux connu pour ses intérêts astronomiques et cosmographiques. Dans *De principiis astronomiae et cosmographiae* (Anvers, 1530) il explique des notions astrologiques telles que l'ascendant et les maisons. Vers 1555 eut lieu une controverse mineure autour de la validité des prédictions d'un médecin de Bruges, François Rapard et d'un médecin de Bruxelles, Petrus Haschardus (Peter Haschaert). Dans son *Magnum et perpetuum almanach* (Anvers, 1551) Rapard critiquait sévèrement le genre traditionnel de l'almanach parce qu'il assume que l'astrologie peut mener à des prédictions correctes en matière de médecine et de climat. Il n'y voyait que divination et pures conjectures, indignes de la profession médicale. En revanche, Haschardus croyait fermement qu'un médecin ne pouvait se dispenser de l'astrologie. Son *Clypeus astrologicus adversus flagellum Francisci Rapardi* (Louvain, 1552) critique systématiquement Rapard, mais défend ardemment l'astrologie, médicale surtout.

Au cours de la seconde moitié du siècle, divers mouvements de réforme allaient survenir dans le domaine de l'astrologie, plus spécialement à l'université de Louvain, sous la conduite de Sixtus ab Hemminga (1533–1586) qui attaquait avec férocité les astrologues les plus renommés de son temps.

*L'Angleterre*

Les monarques de la dynastie des Tudor consultaient régulièrement des astrologues afin de connaître leurs avis, mais il reste peu de traces imprimées de ces contacts. Dans le cas d'Henri VII le conseiller astrologique fut l'italien William Parron; dans celui d'Henri VIII, ce fut le mathématicien allemand Nicholas Kratzer, plus tard nommé professeur à Oxford par le cardinal Wolseley. John Robyns, autre astrologue au service d'Henri VIII, étudia systématiquement les fixes ainsi que les comètes, qu'il considère comme porteuses de malheurs. En Angleterre, comme partout ailleurs, les hautes autorités ecclésiastiques ne pouvaient rester neutres vis-à-vis des arts de la divination. Le fait que le cardinal Wolseley s'intéressait à l'astrologie, et qu'il tentait de l'utiliser pour déterminer les moments les plus propices à ses visées politiques, était notoire. Mais l'événement le plus mémorable sur le plan astrologique dans la vie de la cour fut indubitablement l'apparition en 1552, et l'activité subséquente, d'un célèbre médecin et astrologue italien, Jérôme Cardan. Il établit la géniture du jeune roi Edouard VI, prédisant succès et longue vie à l'adolescent souffrant et affaibli qui mourut avant que l'horoscope ne fût imprimé. Cardan établit également l'horoscope de Sir John Cheke, tuteur du jeune roi, dont la vie se termina, elle aussi, dans des circonstances malheureuses.

John Dee (1527–1609), qui appartient à la génération suivante, répond parfaitement par sa vie aventureuse et ses entreprises inusitées à notre description du mage de la Renaissance. Une de ses premières oeuvres, *Propaedeumata aphoristica* (Londres, 1558) témoigne de ses tendances occultes et de son adhésion à la théorie des correspondances. Il s'y concentre sur l'astrologie; mais celle-ci, à ses yeux, porte sur l'étude mathématique et théorique des influences qui gouvernent tout dans le monde naturel, et seulement à titre secondaire sur les horoscopes individuels. Tout au long de sa carrière, il se consacra de plus en plus à l'alchimie et à diverses formes de

magie naturelle, ce qui lui valut la douteuse réputation de pouvoir convoquer les anges et acquérir leurs secrets.

Tandis que les aristocrates cultivaient une astrologie savante composée d'horoscopes et de conseils individuels, une littérature de pronostications, genre déjà répandu en Italie, commença à fleurir en Angleterre durant la seconde moitié du siècle. Andrew Borde, auteur du traité *The pryncyple of Astronomy* (1547) fut le premier à publier des pronostications annuelles en langue anglaise *Pronostycatyon or an Almanacke for the yere of our lorde MCCCCXLV* (1545). *Prognostication everlasting* (1555) de Leonard Digge faisait fonction d'almanach de poche riche en indications utiles et pratiques concernant, par exemple, les dates favorables aux interventions médicales et aux activités agricoles.

Deux ouvrages de ce genre, bien que publiés pour la première fois au début du siècle, furent réimprimés maintes fois au cours des décennies suivantes. L'un d'eux était intitulé *Prognostication forever* (Londres, 1535) d'un certain Erra Pater, et fondé en réalité sur un texte médiéval du même genre attribué à Esdras; malgré son style peu cultivé il continua à être lu par de nombreux adeptes jusqu'au XVIIIe siècle. L'autre, le *Kalender of Shepherds*, avait été traduit en 1503 du *Calendrier des bergers* français mais réimprimé par la suite de multiples fois. Il devait sa popularité à la variété des sujets et des renseignements qu'il offrait, et aux agréables gravures qui l'illustraient.

### *L'Espagne*

Alors que l'Italie, la France, le Saint Empire romain et l'Angleterre voyaient prospérer l'astrologie sous ses différentes formes, elle se manifeste rarement en Espagne, forteresse de l'Inquisition. Pedro Cirvelo, après avoir étudié à l'université de Salamanque, se rendit à Paris pour y enseigner les mathématiques. Il est l'auteur des *Apotelesmata astrologiae* (Alcalá, 1521). Espagnol de naissance, Michel Servet transféra son intense et théologiquement orageuse activité à Paris. Il y publia en 1538 *Apologetica disceptatio pro astrologia* où il s'enorgueillit de réussites en matière de prédictions, et défend l'astrologie envers et contre le doyen de la Faculté de médecine.

Antonio de Cartagena, professeur de médecine, discute de la question des journées critiques déterminées par les constellations planétaires, sujet favorisé par les astrologues, dans un supplément à son traité de la peste, *Liber de peste, de signis februm et de diebus criticis* (1530). Ce livre, parmi maints autres, associe astrologie et médecine dans l'esprit du *De triplici vita* de Marsile Ficin.

### *Autres arts de divination : La physionomie, la chiromancie, la météoposcopie*

Les traits du visage et les lignes de la main comme signes pouvant mener à prédire le caractère et la destinée d'une personne étaient également liés à l'astrologie, puisqu'on croyait qu'ils reflétaient des influences célestes. Le livre le plus souvent imprimé et réimprimé dans ce domaine s'intitulait *Chyromanciae ac physionomiae Anastasis* (Bologne, 1504) de Bartholomaeus Cocles; il reparut plusieurs fois en versions abrégées (1533, 1534, 1554 et 1555) joint à des textes d'autres auteurs tels que Andreas Corvus. Il fut également traduit dans plusieurs langues vulgaires comme l'allemand (1530, 1537), l'anglais (1550), l'italien (1525) et le français (1550). Sont

également significatives les *Introductiones apotelesmaticae* (Strasbourg, 1522) de Johannes ab Indagine, qui combinent chiromancie, physiognomie et astrologie. Le *De manu inspectione* d'Antonio Piccioli (Rapitus Renovatus), écrit au cours des années 30, ne fut sans doute pas publié avant l'édition de Bergame de 1587, tandis que *De cognitione hominis per aspectum* de Michelangiolo Biondo parut à Rome en 1544. Antoine du Moulin contribua à ce domaine *De physiognomiae ratione libellus* (Lyon, 1549), immédiatement traduit en français et en italien et publié l'année suivante. Le Tchèque Hagesius (Tadeáš Hájek) étudia les lignes du front dans *Aphorismorum metoposopicorum libellus* (Francfort, 1560), ravivant ainsi une discipline ancienne nommée métoposcopie. Le mathématicien Jean Taisnier, déjà mentionné à propos de son introduction à l'astrologie, se déclarait également expert en chiromancie dans son *Opus mathematicum* (Cologne, 1562).

### Jérôme Cardan (1501–76)

Une des figures les plus représentatives des tendances magiques à la Renaissance fut Jérôme Cardan, médecin de Milan, savant mathématicien et philosophe, et écrivain prolifique imbu de connaissances dans de multiples domaines, y compris ceux que nous venons de caractériser. Deux de ses oeuvres les plus connues, traités encyclopédiques décrivant les innombrables merveilles et miracles de la nature, sont *De subtilitate* (Nuremberg, 1550) et *De rerum varietate* (Bâle, 1557). Cardan ne recule devant aucune polémique. Son évidente confiance en lui-même et en sa propre supériorité intellectuelle s'expriment par ses constantes et féroces attaques contre les autorités anciennes aussi bien que contre les savants contemporains, en qui il voyait des rivaux sur le marché des idées. Mais, de leur côté, ces rivaux se moquaient de son latin déplorable, si éloigné du langage raffiné des humanistes antérieurs. Néanmoins, Cardan s'évertua à s'en tenir au latin qui à ses yeux demeurait la langue savante par excellence; seules, ses toutes premières oeuvres furent rédigées en italien.

Dès le début de sa carrière scientifique, Cardan se revêt de l'attirant personnage du prophète doué du pouvoir de prédire l'avenir. Pendant toute sa vie il pratiqua activement la plupart des arts occultes: chiromancie, oneiromancie (*Somniorum synesiorum*, Bâle, 1562) et métoposcopie; sa *Metoposcopia* ne fut toutefois publiée qu'en 1658, à Paris. Il fut indubitablement le défenseur et promoteur le plus enthousiaste de l'astrologie, qu'il considérait comme un art noble accordé à l'homme par Dieu lui-même. Dans sa jeunesse il avait, entre 1534 et 1535, produit des pronostications (*Pronostico*, Venise, 1534); mais plus tard il eut honte de ce travail qui paraissait en contradiction avec son image de marque de savant sérieux projetée, par exemple, dans son commentaire au *Quadripartitum* de Ptolémée (Bâle, 1554). Il publia un grand nombre d'horoscopes de nativité à l'intention de personnages bien connus, dans *Libelli duo* (Nuremberg, 1543); en outre, *Libelli quinque* (Nuremberg, 1547); et le *De exemplis centum geniturarum* (avant 1546) contient cent horoscopes brefs, y compris le sien propre.

\* \* \*

Nous avons seulement montré que ces vagues d'ouvrages sur l'alchimie, la Cabale, la magie naturelle, l'astrologie et d'autres arts de divination démontrent leur popularité et l'immensité de l'intérêt porté aux « arts occultes » à l'époque même où les nouvelles découvertes, en cosmologie

surtout, animaient d'intenses débats sur la validité de ces arts. Leurs praticiens avaient à se défendre contre des accusations d'hérésie, puisque la divination se situait à la frontière même de deux royaumes : le savoir légitime, et l'illégitime. Beaucoup d'entre eux investirent des années d'études et de travail dans leurs efforts pour atteindre à la légitimité ; malgré leur échec à faire admettre la magie naturelle, la Cabale et l'alchimie aux enseignements universitaires, et le fait qu'au dix-huitième siècle l'astrologie devînt marginalisée à son tour, leurs oeuvres n'en finissent pas de refléter une intense curiosité bien « renaissante ».